

Psychologie des foules : éléments de compréhension et de prévention en situation de catastrophe collective

E. VERMEIREN

1. Introduction

Avant toute chose, je tiens à remercier chaleureusement mon ami, le Professeur Louis Crocq pour sa contribution précieuse à ce travail. L'essentiel de ce qui suit est, en effet, inspiré de ses travaux et de ses conseils.

S'intéresser aux foules dans une perspective de prévention et de gestion des catastrophes n'est pas chose aisée puisque, par définition la catastrophe comme la foule comporte une dimension de chaos et d'incertitude majeurs. Il faut d'abord s'entendre sur les foules que l'on considère, puisque les auteurs différencient des foules que nous dirions de hasard, des foules davantage constituées.

Freud (1) distinguait en effet les foules éphémères des foules stables que Gabriel Tarde (2) appelait respectivement foules naturelles et foules artificielles. Il nous semble qu'évoquant les situations de catastrophes, c'est-à-dire les mouvements de foule plus que la foule elle-même, notre sujet s'intéresse davantage aux premières qu'aux secondes.

Toutefois, en termes de prévention des mouvements de foules catastrophiques, ce sont davantage les secondes qui peuvent être ciblées, les premières étant encore moins contrôlables. Nous y reviendrons ci-après.

Introduisant en 1921 le concept de « foule psychologique » (1, *op.cit.*), Freud décrit comment, au sein d'une foule, un individu peut « sentir, penser et agir

Correspondance : Unité de crise et d'urgences psychiatriques, cliniques universitaires Saint-Luc, Avenue Hippocrate, 10, B-1200 Bruxelles. Tél. : +32 27 64 21 62. Fax : +32 27 64 90 47.
E-mail : etienne.vermeiren@clin.ucl.ac.be

d'une façon toute différente que ne l'aurait laissé présager la compréhension psychologique de cet individu isolé ». Il se base, pour ce faire, sur les travaux de Gustave Le Bon (3), auteur d'un ouvrage de référence sur la psychologie des foules. Ce livre reste aujourd'hui encore un écrit de référence. À titre introductif, nous pouvons considérer les éléments suivants, résumé par Crocq et coll. (4) :

- un comportement collectif ne peut être réduit à la somme arithmétique des comportements individuels qui semblent le composer ;
- il relève d'une optique globale, faisant entrer en jeu les croyances, attitudes et réactions qu'adoptent des individus en groupe, en communauté ou en foule, croyances, attitudes et réactions différentes de celles que ces individus adopteraient s'ils étaient isolés ;
- dans chaque individu, il y a un Moi individuel et un Moi communautaire.

2. Description des réactions collectives en situation de catastrophe

Le Bon nous a appris que la foule « est conduite quasi exclusivement par l'inconscient » (3). Il ajoutait que « les actions accomplies peuvent être parfaites quant à leur exécution, mais le cerveau ne les dirigeant pas, l'individu agit suivant les hasards de l'excitation. La foule, jouet de tous les stimulants extérieurs, en reflète les incessantes variations. Elle est donc esclave des impulsions reçues ». Le Bon faisait ainsi état d'un aspect très positif de la foule, à savoir son courage, mais aussi d'un autre, terrifiant : son irresponsabilité. La dissolution de l'identité individuelle dans le groupe donne au sujet une place d'anonyme, mais aussi un sentiment d'impunité qui risque de mener à bien des dérives.

La définition qui précède rejoint bien celle de Louis Crocq, à propos de la panique collective qu'il qualifie de « peur intense déclenchée par la survenue d'un danger réel ou imaginaire, ressentie simultanément par tous les individus d'un groupe, d'une foule ou d'une population, caractérisée par la régression des consciences à un niveau archaïque, impulsif et grégaire et se traduisant par des comportements collectifs » (4, *op.cit.*). Ces comportements collectifs sont divisés en plusieurs catégories, au sein d'une même foule. On sait ainsi depuis Tyhurst (5) qu'en situation exceptionnelle, 12 à 25 % des sujets réagissent de façon adaptée, 75 % ont une réaction « normale », stéréotypée, 10 à 25 % présentent des comportements inadaptés et 1 à 2 % des sujets montrent des réponses à allure psychotique.

Les comportements les plus inadaptés sont aujourd'hui repris sous le vocable de stress dépassé. On doit à Louis Crocq leur description la plus complète (6, 7), dont nous citons ici quelques extraits.

La sidération saisit le sujet d'un coup, d'emblée, dans toutes ses facultés. Sur le plan cognitif, il est stupéfait, incapable de percevoir, de s'orienter, d'évaluer, de penser, de s'exprimer. Sur le plan affectif, il est stuporeux, au-delà de la peur,

ni gai ni triste, mais dans une espèce d'état second et parfois de dépersonnalisation. Sur le plan volitionnel, il est sidéré, frappé d'une paralysie de la volonté, d'une suspension de sa faculté de décider, de prendre une initiative. Sur le plan comportemental, il est comme pétrifié, demeurant immobile dans le danger, sous les balles ou dans les flammes, ne devant son salut qu'à ses camarades qui le plaquent au sol ou l'entraînent hors du danger.

L'agitation est la réaction inverse. C'est un état d'excitation psychique, de désordre affectif, et d'anarchie volitionnelle. Le sujet agressé et stressé a envie d'agir, mais son stress est trop intense pour lui permettre de bien comprendre la situation et d'élaborer une décision. Alors il peut soit obéir à un ordre sauveur donné par autrui, soit libérer sa tension anxieuse dans une décharge motrice sauvage et désordonnée : il gesticule, crie, s'agite en tous sens, court dans une direction puis revient dans une autre, profère des propos incohérents. La terreur et l'affolement se lisent sur son visage, et sa relation à autrui est très perturbée : il sait qu'il est parmi les autres, mais il ne les reconnaît pas toujours, ne les écoute pas et n'obéit pas.

La fuite panique est une réaction de course éperdue, inadaptée. Il est normal, pour un sujet qui a repéré une source de danger, de vouloir s'éloigner de ce danger. Mais ce qui n'est pas normal, c'est de s'en éloigner dans une fuite impulsive, non raisonnée, éperdue, en bousculant, renversant et piétinant autrui, et sans même savoir où on va. Si quelqu'un arrête le fuyard et tente de le raisonner, ce fuyard montre un faciès hagard, un regard vide et une expression d'incompréhension totale. Dès qu'on le relâche il reprend sa course et ne s'arrête que quand il sera épuisé. Et il ne conservera qu'un souvenir confus de sa fuite.

Le **comportement d'automate** n'attire pas l'attention car il ne donne pas lieu à des gestes spectaculaires. Les sujets qui adoptent cette réaction semblent avoir un comportement normal : ils évacuent dans l'ordre, ou dans la précipitation mais sans bousculade ni panique, et ils ne sont pas les seuls à agir ainsi ; ou ils obéissent aux ordres ; ou encore ils aident autrui, soit qu'ils en aient reçu l'ordre, soit qu'ils en aient pris l'initiative, ou un semblant d'initiative en imitant l'exemple donné par un autre. Mais un observateur exercé remarquera que leurs gestes sont saccadés, ou répétitifs et inutiles (comme le fait de tripoter sans cesse un bout de leur vêtement), ou dérisoires, peu adaptés à la situation. L'expression de leur visage est « absente », comme s'ils ne se rendaient pas compte de la réalité tragique de l'événement. Si on leur parle, ils semblent écouter mais ils n'enregistrent pas ce qui vient d'être dit. Eux-mêmes demeurent silencieux. Et, une fois l'action terminée, si on leur demande de dire ce qu'ils viennent de faire, ils en sont incapables, ou encore ils n'en ont conservé qu'un souvenir flou et émaillé de lacunes.

Ces quatre réactions immédiates de stress dépassé sont de durée variable. Le plus souvent, elles ne dépassent pas quinze minutes ; parfois elles perdurent une heure ou plus.

Crocq définit de la manière suivante la dynamique de la panique collective. Il y a d'abord une phase de préparation durant laquelle monte l'inquiétude et circule

la rumeur. Il s'en suit une phase de choc, un signal ayant été perçu, point de départ de la désorganisation psychique. On observe alors une phase de réaction, qui signe la propagation en masse, la contagion des comportements à l'ensemble de la foule. Enfin vient une phase de sédation, marquée par l'épuisement physique, l'épuisement émotionnel et le retour progressif à la lucidité.

3. Comment anticiper des mouvements de foules ?

Comme nous venons de le voir, le fait même de constituer une foule augmente le risque de débordement, voire de panique. Au niveau individuel, la bulle intime que nous préservons autour de nous en permanence est, en effet, réduite quasi à néant, la proximité interpersonnelle étant plus grande dans la foule que dans des conditions relationnelles habituelles. On peut ainsi considérer que l'individu a déjà les sens en éveil, la grande promiscuité étant synonyme de menace, dans ce cas-ci. Il y a donc danger et le moindre élément risque de mettre le feu aux poudres.

Comme nous le stipulions dans l'introduction, il est sans doute plus aisé de parler de prévention dans des foules artificielles, constituées autour d'un objectif commun que dans une foule de hasard (le métro, par exemple). Il s'agit pour cela de reprendre les principales caractéristiques des foules, décrites par Le Bon (3, *op.cit.*), que sont la suggestibilité, la prédominance des sentiments inconscients, une faible aptitude au raisonnement et l'influence des meneurs. Pour empêcher toute dérive, on peut dès lors considérer que si l'on s'intéresse à une foule constituée autour d'un objectif commun (par exemple une manifestation sportive), le rôle des leaders, des discours apaisants et de l'information pratique aideront les individus à garder davantage le contrôle sur leurs réactions. Tant qu'il existe un objectif commun (par exemple entrer dans un stade pour assister à une manifestation sportive), le risque peut être davantage canalisé par les organisateurs. Ce fait est fondamental, parce que si la prévention échoue, lorsque l'incident survient, l'objectif commun disparaît au profit d'un autre bien plus individuel : la nécessité impérieuse de sauver son intégrité physique propre, sans plus que l'existence d'autrui n'entre en ligne de compte. Au-delà de la prévention, il est en effet illusoire de penser que l'on peut contrôler une foule par le discours ou une logique réfléchie, une fois que la panique commence à se répandre.

L'idée est ainsi de maintenir la structure du groupe, dans laquelle peut exister une « morale d'entraide » (4, *op.cit.*).

Pour rester dans une logique de contrôle individuel, il convient donc de donner de l'information sur les procédures : information claire sur les lieux d'entrées (numéros de portes, d'allées, de places, ...), sur les modalités d'entrées (ordre, timing, ...). Dans cette même logique, doublée de celle d'un entraînement relatif, il est conseillé que les personnes aient à sortir par là même où elles sont entrées. Au-delà du fait que cela permet de les canaliser, une sortie en catastro-

phe, sur un mode réflexe (même dans le cas d'une fuite panique) a plus de chance de mener l'individu à bon port, en empruntant un chemin « connu ».

À l'exception des foules en colère (par exemple des manifestations d'oppositions), où seul l'apaisement peut être prôné, les leaders peuvent également jouer la carte de la joie, sentiment primaire qui peut être stimulé. On sait, en effet, depuis Le Bon (3, *op.cit.*) que les réactions d'une foule sont guidées par les émotions primaires, dont certaines sont potentiellement plus dangereuses (peur, colère). La joie en étant une autre, elle peut tendre à garder un objectif commun de partage positif.

Le rôle majeur des leaders est bien de renforcer le phénomène d'imitation, bien connu dans la psychologie des foules. La place de certains « meneurs positifs » au sein même des foules pourrait ainsi remplir cette fonction prépondérante. Les stewards, au sein des supporters sportifs, identifiables par un uniforme, jouent non seulement un rôle de lien et d'apaisement, mais devraient être entraînés à l'évacuation en situation critique, endossant ainsi un rôle de meneurs que la foule suivrait naturellement.

Afin de préparer au mieux une manifestation collective, les décideurs pourraient tenir compte des facteurs de risques suivants (4, *op.cit.*) :

A. Facteurs prédisposants :

- densité et composition de la foule ;
- manque d'encadrement ;
- manque d'expérience communautaire.

B. Facteurs facilitants :

- climat d'appréhension, rumeurs ;
- terrain, obscurité ;
- manque d'informations.

C. Facteurs déclenchants :

- événements soudains et brutaux ;
- signaux anxiogènes, individus « germes de panique ».

Lorsque l'on a affaire à des groupes stables (par exemple des collègues de travail, des écoliers, mais aussi des sauveteurs), nous n'insisterons jamais assez sur le rôle fondamental des exercices d'entraînements et de simulations (évacuation de lieux, plans catastrophes, ...).

Quand enfin la « foule » est plutôt un public, il y a un rôle majeur que les médias et certains leaders peuvent jouer, en termes de prévention des mouvements de panique. C'est par exemple le cas lors d'évacuations massives, véritables exodes lorsqu'une menace se précise. Ces dernières années, c'est le cas notamment des annonces d'ouragans, voire de Tsunamis.

4. Quelles sont les répercussions sociales de la catastrophe ?

Nous n'aborderons que rapidement la question des répercussions sociales, en nous limitant aux aspects psychologiques, l'ensemble des pertes subies par une collectivité dans le cadre d'une catastrophe dépassant largement le cadre de ce travail. De même, puisque notre propos d'aujourd'hui est la foule, c'est-à-dire le collectif, nous n'aborderons pas l'aspect individuel ni familial des choses. Nous renvoyons toutefois le lecteur à l'abondante littérature sur le sujet, tant il est fondamental dans la compréhension des problématiques que nous traitons ici.

Au niveau communautaire, B. Raphael (8) a identifié les facteurs pathogènes suivants dans les catastrophes collectives :

1. l'importance du bouleversement matériel et social causé par la catastrophe ;
2. l'altération des organismes habituels de soutien psychosocial ;
3. l'existence de traumatismes collectifs antérieurs (anciens ou récents) ;
4. l'état antérieur fragile de la communauté frappée (par exemple une immigration récente ou en cours) ;
5. la dispersion des familles.

La composition de la population qui subit la catastrophe est également pointée par Crocq et coll. (4, *op.cit.*) comme un facteur à prendre en considération. Ces auteurs développent les points suivants. Une communauté frappée par un désastre réagit par le chagrin, le deuil, la recherche des causes, l'identification des responsables et les procédures de châtement des fautifs et de réparation des victimes. Lors du deuil collectif, les mesures prises par les autorités (chapelote ardente, dépôt de fleurs, cérémonies, décret de deuil national) aident au bon déroulement du processus.

Mais la communauté frappée peut parfois réagir par la constitution de mentalités de postcatastrophe pathologiques, qui sont :

- soit la mentalité collective paranoïaque, avec vie en vase clos (communauté fermée sur elle-même), vécu de préjudice, ruminations de ressentiment, hostilité vis-à-vis de tout ce qui est extérieur à la communauté frappée (en particulier hostilité vis-à-vis des pouvoirs publics) et conduites de revendication ;
- soit la mentalité d'assisté, attendant tout du gouvernement et de la charité publique, et incapable récupérer l'autonomie, de reconstruire son milieu et de reprendre les activités antérieures.

Au-delà des aspects liés à la prévention et la gestion des comportements extrêmes dont sont capables les foules, les collectivités et ceux qui le représentent ont donc à jouer un rôle dans la reconnaissance de ceux et celles qui ont été frappés par les catastrophes, dans une logique de soutien et de liens importants.

5. Conclusion

« Le fondement du moi n'est pas la pensée mais la souffrance, sentiment le plus élémentaire de tous. (...) Quand la souffrance se fait aiguë, le monde s'évanouit et chacun de nous reste seul avec lui-même. La souffrance est la Grande École de l'égoïsme » (9). Cette assertion a le mérite de synthétiser notre propos en s'axant du côté de l'intérêt à prévenir la souffrance, tout en repositionnant l'individu au centre de notre attention. La prévention des comportements collectifs dangereux passe ainsi par l'individu au sein de la collectivité. En effet, c'est l'individu qui, dans la foule, s'en désolidarise lorsqu'il est mis en danger, mettant alors tout le monde en danger, mais c'est aussi sur lui que se basent les seuls espoirs possibles pour que la foule reste cohérente et joue un rôle apaisant pour chacun. En aval de la catastrophe, c'est aussi l'individu qui va constituer une ressource pour le groupe, pendant que le groupe sera une ressource pour lui. C'est par le lien que l'on prévient les débordements et c'est aussi par le lien que pourra s'organiser le soin. Prévenir, c'est éduquer, informer, entraîner et donner aux individus dans la foule des leaders à imiter, même en situation d'exception. Guérir c'est travailler avec l'individu pour soutenir le collectif et avec le collectif pour soutenir l'individu.

Références bibliographiques

1. Freud S. Psychologie des foules et analyse du moi. In : Essais de psychanalyse. Paris, PUF, 1921.
2. Tarde G. Les lois de l'imitation : étude sociologique. Paris, Alcan 1890.
3. Lebon G. Psychologie des foules. Paris, PUF, 1895.
4. Crocq L, Doutheau C, Louville P, et al. Psychiatrie de catastrophe. Encyclopédie Médico-Chirurgicale, Psychiatrie. Paris, Elsevier, 1998.
5. Tyhurst JS. Psychological and social aspects of community disasters. Can. Nurse, 1957 ; 53(5).
6. Crocq L. Les troubles psychiques de guerre. Éditions Odile Jacob, 1999.
7. Crocq L. Introduction In : ouvrage collectif, Manuel sur le trauma de l'enfant (titre provisoire) 2006, in press.
8. Raphael B, Wilson J, Meldrum L, McFarlane AC Acute preventive interventions. In : Van der Kolk, Mc Farlane AC, Weisaeth L. Traumatic stress. The effects of overwhelming experience on mind, body and society. New York, Guilford Press 1996.
9. Kundera M. L'immortalité. Flammarion 1990.

